3

LETTRE

DE

MR. GAUTERON

À

MR. CH. PICTET,

DE GENÈVE,

SUR LA FÊTE CÉLÉBRÉE À HOFWYL le 23 mai 1807.

Tirée de la BIBLIOTHÈQUE BRITANNIQUE; *N°. 292; de la partie* AGRICULTURE.



À GENÈVE,

Chez J. J. PASCHOUD, Imprim. Libraire.

1808.

LETTRE

DE Mr. GAUTERON à Mr. CH. PICTET DE ROCHEMONT, à Lancy près de Genève.

Tavanne près Bienne le 6 février 1808.

MR.

AVANT d'avoir lû ce que vous dites de Mr. Fellenberg et d'Hofwyl, j'avois eu le bonheur de voir et d'observer cet homme étonnant au milieu de ses vastes entreprise. Le caractère de leur auteur, leur but philantropique, leurs résultats extraordinaires avoient frappé mon esprit et ému mon cœur. Jamais vœux plus ardens ne furent formés pour ses succès. Je sentois le besoin de les espérer; mais je les voyois si difficiles et si peu favorisés, que je n'avois pû me défendre de cette inquiétude, que vous-même paroissez avoir éprouvée, au premier aperçu de son plan colossal. L'examen attentif que vous avez fait de ses moyens d'exécution, l'opinion prononcée d'un si bon juge, achèvent de donner à mes desirs toute l'énergie qu'ils peuvent recevoir de l'espérance.

Vous avez, monsieur, en quelque sorte levé l'étendart sous lequel doivent se rallier tous les amis d'une si belle entreprise. Il m'a semblé que cette réunion étoit un devoir imposé à quiconque a vu et senti comme vous. Animé du dessein de concourir à vos vues, j'ai demandé à Mr. Fellenberg dans quel but il avoit institué la fête champêtre, célébrée pour la première fois à Hofwyl, le 23 mai dernier. Sa réponse, remplie de vues profondes, me paroissant mériter une place dans votre utile Journal, je vous l'envoie, après avoir obtenu son consentement. J'y joins une relation circonstanciée de la fête de l'agriculture, dont l'exactitude, et la nature du sujet font tout le mérite.

La lettre et les vues de Mr. F. ont reporté mon esprit sur des rêves philantropiques, par lesquels je me suis quelquefois consolé de l'impression déchirante, que me fait le spectacle journalier de l'avilissement et de la misère de la classe la plus nombreuse de la société ; ce qui m'a fait joindre à mon récit quelques idées sur l'amélioration de son état industriel et moral, que me suggéroient par une liaison naturelle, les instituts et les fêtes d'Hofwyl.

Ce que vous avez dit des établissemens et des vues de M. F. est si bien approprié et

aux choses et à l'homme que vous avez voulu peindre, vos expressions m'ont paru si bien choisies, vos observations si justes, vos sentimens rendus avec une concision et une simplicité tellement énergiques, qu'après vous avoir lû, sûr de rester de beaucoup en arrière dans ce que je me proposois d'ajouter, je pensai à garder le silence. C'étoit là un mouvement d'amour-propre : j'en ai fait le sacrifice ; je me suis dit qu'on ne pouvoit trop parler d'Hofwyl et de tout ce qu'Hofwyl inspire ; que ce que je dirois imparfaitement et mal pouvoit devenir un texte de méditations utiles à des têtes plus capables de s'élever à la hauteur du sujet ; qu'il n'étoit pas impossible que le sentiment qui m'anime en réveillât ou vivifiât ailleurs de plus efficaces, et je vous envoie ce que j'ai écrit, pour en user comme il vous semblera bon.

Agréez, monsieur, etc.

F. L. Gauteron,
Pasteur de l'église consistoriale
de Bévilard.

LETTRE de Mr. E. FELLENBERG à Mr. GAUTERON, Ministre du St. Evangile à Tavanne près de Bienne.

Hofwyl le 12 janvier 1808.

Mr.

VOUS voulez bien me demander sur quels principes j'ai établi les fêtes agricoles d'Hofwyl, et quelles vues elles doivent remplir.

Je ne m'étendrai pas sur les grands exemples de l'antiquité, quoique les leçons de l'expérience qu'elles nous offrent, sous ce rapport, aussi bien que sous tant d'autres, aient plus de poids à mes yeux que toutes les théories. Mais je dois, monsieur, vous faire remarquer l'influence que les variations de l'opinion ont exercée dans le cours des siècles, sur la plus utile des sciences. L'agriculture servit de base à tous les états policés, et fit, dans tous les temps, les délices de ceux qui l'exercèrent. Elle fut estimée comme le véritable fondement de toute instruction, lorsque ses principes furent développés par le général philosophe Xénophon dans la Grèce; par le Roi Hiéron à Syracuse; à Rome, par Caton le censeur; chez les Carthaginois, par le suffette

Magon, dont les écrits respectés du destructeur de Carthage furent honorés et consultés par le Sénat à l'égal des livres de la Sibylle ; à Pergame, par Attale ; en Capadoce, par Archelaüs ; dans l'empire Romain, par Valerius l'asiatique, estimé digne du trône, et par l'Empereur Albinus lui-même. Mais la barbarie du moyen âge pervertit cet ordre de la nature, et fit perdre de vue ces illustres modèles.

Espérons aujourd'hui que l'acte solemnel par lequel Joseph II honora la charrue, à l'imitation des monarques de la Chine et de la Perse, ne demeurera pas long-temps encore parmi les peuples modernes de l'Europe, le seul exemple de cet hommage au premier des arts. Les découvertes pratiques des Anglais, sont acquises au continent. La Société Economique de Berne et ses émules ont été trop long-temps privés des moyens d'accomplir leur grande tâche : il est temps que les gouvernemens les secondent. Le grand génie qui a couvert l'art destructeur de la guerre, d'un éclat jusqu'ici sans exemple, acquerra une gloire nouvelle, il méritera les bénédictions du genre humain, en protégeant l'art réparateur par excellence.

« *La guerre est un état violent dont le but est d'amener la paix.* » Nous y touchons. Une

nouvelle carrière est ouverte. Le succès n'est plus un problème : il ne faut que vouloir faire l'application de ce qui est connu ; rétablir l'ordre naturel des choses, en associant l'agriculture à tout ce qui est noble et relevé ; en éclairer les pratiques les plus simples par les lumières des connoissances supérieures ; donner aux classes laborieuses des habitudes d'ordre, d'industrie, et de vertu ; employer les instrumens et les méthodes perfectionnées pour multiplier les effets du travail ; tirer enfin de la terre les richesses qu'elle n'accorde que dans la proportion de l'activité et de l'intelligence de ceux qui la cultivent.

Observez, monsieur, que dans l'isolement où les agriculteurs se trouvent les uns des autres, la circulation de leurs lumières individuelles devient impossible. Des faits importans demeurent inconnus ; d'innombrables expériences sont sans utilité, faute d'être recueillies. Nous manquons de points de ralliement, de laboratoires conservateurs, de réunions d'une solemnité efficace. Or c'est là ce dont l'institut, le bureau, et les fêtes d'Hofwyl doivent fournir les types à la Suisse et à toute l'Europe.

Observez, enfin, le progrès que fait dans toutes les classes de la société l'égoïsme le plus étroit. Les hommes se privent ainsi des plus douces jouissances, et s'éloignent des ver-

tus qui ennoblissent l'humanité. Il nous faut un réveil. Nous avons besoin d'un aliment nouveau pour les nobles passions qui tendent au bonheur public. Il faut des occasions et des moyens de distinguer le mérite et de récompenser les vertus ; il faut enfin des encouragemens pour le bien, qui soient dignes des nations cultivées ; et nos fêtes agricoles nous aideront à pourvoir à ces divers objets.

L'effet de celle du 23 mai dernier a dépassé mon espérance, quoiqu'elle ne fût, en quelque sorte, qu'une ébauche de celles dont j'ai le projet. Tous les cantons seront invités à envoyer des députés à la prochaine fête d'Hofwyl. Le mérite des agriculteurs distingués de la Suisse entière y sera apprécié et encouragé. Les protecteurs de l'entreprise d'Hofwyl y recevront des actions de graces de ce qu'ils ont fait pour la gloire de notre nation et pour le bonheur de l'humanité. En particulier, je me plais à penser qu'il me sera permis, dans cette occasion solemnelle, de témoigner au représentant du puissant médiateur de l'Helvétie, toute ma gratitude pour l'appui qu'il a accordé à mes entreprises.

Je n'ai pas besoin de vous dire, monsieur, que je m'attacherai à conserver à ces réunions le caractère de parfaite simplicité qui est en accord avec nos mœurs, et qui convient à un

peuple pauvre. C'est à la nature seule à soigner les ornemens, et à faire les honneurs d'une fête principalement destinée à nous rapprocher d'elle.

RELATION de la FÊTE DE L'AGRICULTURE, célébrée à Hofwyl le 23 mai 1807. Par Mr. GAUTERON.

LE peuple des campagnes constitue la masse d'une nation. Sa réforme intellectuelle et morale est donc un objet de la plus haute importance pour les gouvernemens. Toutes les vertus sociales naissent et se développent sous l'influence de l'amour de la patrie. Attacher les hommes à la terre qu'ils cultivent, en leur faisant trouver le bonheur dans l'emploi de leurs facultés et dans les résultats de leurs travaux, c'est donner aux bonnes mœurs le plus solide fondement. Comment opérer cette utile révolution ? En perfectionnant l'agriculture, en la rendant honorable, en relevant cet art aux yeux même de ceux qui l'exercent.

On ne peut espérer une réforme étendue et durable qu'en travaillant sur les habitudes de la génération qui s'élève. La morale ne doit pas y être employée comme moyen : elle en sera un des résultats nécessaires.

Telles sont les idées maîtresses d'après les

quelles Mr. Fellenberg a conçu ses plans, et les principes qui l'ont guidé dans leur exécution.

La plupart des hommes sont mûs par des vues personnelles : ils ne sauroient concevoir, et ils révoquent en doute le généreux dévouement d'une ame désintéressée. L'enthousiasme, sans lequel rien de grand et de difficile ne sauroit être entrepris ni exécuté, fait pourtant naître la défiance parmi les observateurs même qui croient à la générosité des motifs. En effet, l'ame de celui que l'enthousiasme anime s'élance avec tant d'ardeur vers le but auquel il aspire, qu'il franchit en imagination les bornes du possible, les difficultés semblent s'évanouir devant lui ; l'espoir qui l'enflamme se transforme d'avance en une réalité délicieuse, et l'amour du bien devient en lui une noble passion qui maîtrise toutes ses facultés : il desire avec trop d'abandon pour combiner avec méthode.

C'est donc à bon droit que les esprits justes sont lents à croire aux entreprises nouvelles dont l'enthousiasme est le ressort ; car ils savent que rarement il se trouve associé à un caractère énergique, à une raison sévère et éclairée, et à une activité persévérante. Une telle réunion de moyens n'est accordée par la Providence qu'au petit nombre d'hommes qu'elle choisit pour en faire les instru-

mens de ses desseins : cette réunion du génie et de la sagesse, on l'admire chez le philantrope d'Hofwyl.

Ce fut après huit années d'expériences, de sacrifices et de travaux persévérans, lorsqu'il lui fut permis de croire fermement lui-même à l'heureux succès de ses vues libérales, que Mr. F. appela ses concitoyens à venir juger eux-mêmes de l'application de ses machines aratoires perfectionnées, et des résultats de sa culture. Il avoit encore un autre objet dans cette invitation générale, celui de donner plus de solemnité à la fête agricole qu'il préparoit à tous les gens de sa maison, et aux journaliers qu'il emploie habituellement. Il vouloit ainsi nourrir l'émulation parmi eux, récompenser l'honnêteté, et payer un tribut de reconnoissance publique à ceux dont l'intelligence, le zèle et l'activité avoient le plus efficacement secondé ses travaux.

Les feuilles publiques invitèrent les amateurs de l'agriculture à se rassembler à Hofwyl dans l'après-midi du 23 mai 1807 : C'étoit la fête de la nature : elle lui devoit un beau jour.

Jamais théâtre ne fut mieux choisi pour réunir toutes les impressions douces qui appartiennent aux scènes champêtres. Le château d'Hofwyl, d'une architecture noble et simple, et les beaux édifices ruraux qui en

dépendent, dominent la totalité des possessions de Mr. Fellenberg. Dans ce vaste domaine, où le travail de l'homme et celui de la terre sont en émulation constante, il n'y a pas un seul arpent qui n'offre prospérité ou espérance, qui ne présente les dons ou les promesses de la nature.

Le paysage, est d'une rare beauté. C'est une plaine que de légères ondulations coupent et varient ; ce sont des forêts et des bouquets de bois de diverses teintes, des eaux qui serpentent ou se déploient comme pour le charme des yeux ; des villages ; des hameaux et des habitations nombreuses, qui donnent l'idée d'une riche population dans un heureuse contrée. Enfin les montagnes imposantes, qui des Alpes au Jura, encadrent ce magnifique tableau, semblent former une enceinte protectrice autour des industrieuses vallées.

Mr. F. qui prend l'intérêt le plus vif à tout ce qui tient à l'éducation publique, avoit jugé cette occasion favorable pour donner un encouragement aux écoles d'alentour, en invitant les jeunes gens des villages voisins les plus distingués par leurs progrès. Il avoit fait choix, en particulier, de quelques-uns de ceux qui chantoient le mieux, pour former, par la réunion de leurs voix, le chœur d'une musique champêtre. Cette invitation avoit été si

agréable aux habitans du pays, qu'ils s'étoient disputé l'honneur d'envoyer leurs enfans à la fête, et les avoient habillés de neuf, signe non équivoque du degré d'importance que mettoient à la chose des paysans d'ailleurs fort économes.

L'extrême affluence des spectateurs, de tout âge et de tout rang, montre que l'intérêt, et peut-être la curiosité, étoient généralement excités. On distinguoit parmi eux plusieurs habitans des cantons de Fribourg, Soleure, Argovie, Vaud; divers membres du gouvernement de Berne, de l'académie de cette ville, et de sa Société Economique, si honorablement connue dans les fastes de l'agriculture, et un nombre considérable des propriétaires les plus riches de ce canton, qui s'y étoient rendus de dix lieux à la ronde. On compta quatre-vingt-douze équipages, ce qui, pour la Suisse, est une chose extraordinaire; et il y eut en tout plus de deux mille assistans.

Il fut satisfaisant d'y voir LL. EE. Mr. le général Vial, ambassadeur de France, Mr. de Camaro ambassadeur d'Espagne, Mr. de Verger ambassadeur de Bavière, Mr. le général Landamman de Wattenvyl, Mr. de Freudenreich, Avoyer du canton de Berne, etc. etc.

Une réunion si nombreuse, et qui n'étoit point attendue, obligea Mr. Fellenberg à changer tout-à-coup ses dispositions. Il s'agissoit de démontrer à-la-fois à un grand nombre de spectateurs, l'usage des diverses machines aratoires qu'il a inventées ou perfectionnées. Il falloit, en agrandissant la scène, disperser les ouvriers et les curieux sur un plus grand espace, ce qui se fit avec une promptitude, un ordre et un ensemble parfaits, résultats habituels de la discipline et de la bonne volonté qui caractérisent cette grande exploitation, et les hommes qui y sont employés. A peine avoit-on le temps d'observer les ordres du chef ; qu'il ne donnoit souvent que par signes, et déjà ils étoient exécutés.

De l'emplacement destiné aux expériences, on vit tout-à-coup se développer, sur un champ voisin, préparé pour des plantations de choux, diverses opérations, qui par leur célérité, leur précision, et la perfection de leurs effets, ressembloient à des évolutions militaires, plutôt qu'à des essais agricoles.

La dispersion des spectateurs sur un théâtre qui s'étoit agrandi, ne les privoit point des éclaircissemens dont ils pouvoient avoir besoin. Les élèves de Mr. Fellenberg le remplaçoient sur tous les points où il ne pou-

voit être lui-même. Ses ouvriers se montroient également inspirés du génie de leur maître : quelquefois, cependant, lorsqu'on leur adressoit des questions dépourvues de jugement, leurs réponses n'étoient pas marquées au coin de cette patience infatigable, particulière à Mr. Fellenberg envers tous ceux qui en ont besoin.

La suite des manœuvres avoit peu-à-peu rapproché la masse des curieux, d'un vaste champ de féves. C'est là que fut rendu sensible l'usage de ces houes-à-cheval, ou *cultivateurs* que Mr. F. emploie avec tant d'avantage. Ces machines, conduites par un homme et traînées par un cheval, cultivent les espaces qui séparent les lignes, et les nettoyent avec une perfection et une promptitude à peine croyables pour ceux qui n'ont pas été témoins des procédés de la belle culture d'Hofwyl.

Jusques là, on avoit observé la marche de la charrue sans avant-train; cheminant avec deux chevaux dans une terre argileuse, à douze pouces de profondeur, et renversant complétement la bande qu'elle déplaçoit. Les diverses houes-à-cheval armées de trois jusqu'à treize socs, ou *pieds*, de formes très-variées selon l'objet à remplir, avoient terminé leurs opérations, les unes avec quatre chevaux, d'autres avec deux, et les plus petites attelées d'un seul cheval. Les différens

semoirs

semoirs avoient aussi manœuvré. On en observoit les bons effets sur les récoltes céréales disposées en lignes, également fournies de plantes, et qui offroient un spectacle d'ordre, d'économie et d'abondance. Un autre tableau vint tout-à-coup rappeler l'attention sur la première place d'essai. Une longue ligne d'hommes et d'enfans y étoient occupés de la plantation des pommes de terre, selon la méthode de Mr. F.

Deux maîtres-valets tenoient les deux bouts d'une corde marquée de nœuds également espacés, pour indiquer les endroits où les tubercules devoient se placer, afin qu'il en résultât une plantation rigoureusement alignée dans tous les sens, régularité absolument essentielle à la suite des opérations, pour la culture la plus parfaite des pommes de terre. Entre ces deux officiers de campagne, les ouvriers étoient repartis de manière que chacun eût dix creux à faire, dans les endroits indiqués par les nœuds de la corde. Les deux maîtres-valets ne faisoient que neuf creux, parce qu'ils étoient aussi chargés d'avancer la corde. Sur vingt creux, il y avoit un enfant occupé d'y placer les pommes de terre; et sur chaque quinzaine de creux, un autre enfant étoit chargé de les garnir de fumier.

Toutes ces opérations s'exécutoient avec

un concert et une célérité admirables. Le cri *attention !* s'y faisoit entendre, et lorsqu'il avoit été répondu par le cri *fini !* les deux maîtres-valets avançoient la corde. Le rang entier des ouvriers suivoit pour recommencer sur une ligne nouvelle, les opérations décrites. La terre qui sortoit d'un alignement de creux servoit à remplir ceux de l'alignement précédent.

Dans ce cours d'opérations, les enfans qui doivent placer les pommes de terre sont pressés par ceux qui doivent les garnir d'engrais. Ces derniers sont obligés de se hâter, pour avoir fait leur tâche aussitôt que les maîtres-valets ; car ceux-ci ont à leur charge la mesure de travail qui peut et doit se faire. Ainsi tout tient, comme par un fil, à l'inspection suprême, et marche militairement d'une extrémité du champ à l'autre. Il n'y a ni confusion ni négligence à craindre, parce que chacun est responsable de sa tâche. Supposé, par exemple, qu'un ouvrier paresseux ne fît pas ses creux aussi bien que les autres, on les distingueroit encore à leur apparence, après qu'ils seroient recouverts. D'ailleurs, la chose ne passeroit pas sans réclamation de la part des enfans qui placent les pommes de terre ou l'engrais. Ceux-ci ne pourroient non plus négliger le travail qui leur est assigné, sans

que cela parût à la levée des pommes de terre. Chacun se fait honneur de la bonne exécution de son ouvrage, sûr d'en recevoir la récompense.

Quelle école d'ordre ! quels exercices des meilleures habitudes pour les ouvriers des campagnes, sur-tout si Mr. F. réussit à introduire la même influence morale dans toutes les parties de la profession agricole !

Cette succession intéressante de travaux ayant déployé rapidement aux yeux des spectateurs les procédés essentiels de la culture d'Hofwyl, le son des cloches d'appel les rassembla dans la cour, de toutes les parties du domaine, où ils s'étoient répandus. C'étoit un charmant spectacle que le retour subit de cette foule de curieux, au son de la musique turque, qui avoit précédé leur marche dans les champs. La jeunesse se mit à danser en rond autour des instrumens aratoires qui avoient été placés en masse au milieu de la cour, à mesure qu'on les ramenoit du théâtre des manœuvres. Cette danse rustique avoit dans sa gaîté un caractère de décence ; et la joie qui se peignoit sur les physionomies de ces heureux paysans, communiquant la même impression aux gens de la ville qui les entouroient, entraîna plusieurs d'entr'eux, comme par un charme sympathique, à se joindre

à cette chaîne de bienveillance et d'allégresse.

Les membres les plus distingués de l'assemblée étoient réunis dans un très-beau sallon d'ormeaux vis-à-vis du château et en face de la grande cour, formée par trois superbes bâtimens rustiques, et par la maison destinée aux pensionnaires.

Après quelques momens accordés aux élans d'une joie bruyante, la multitude des assistans se forma en demi cercle sur le devant de la salle d'ormeaux, où étoient rassemblés les premiers fonctionnaires publics du canton, les ambassadeurs étrangers, et les autres principaux personnages de la fête. Mr. Fellenberg fit appeler nominativement par son secrétaire, ceux de ses ouvriers et domestiques auxquels il croyoit devoir un témoignage public de satisfaction. Ils s'avancèrent avec une assurance modeste ; et le contentement brilloit sur leurs visages. Un silence solemnel régna tout-à-coup dans l'assemblée ; et Mr. Fellenberg prenant la parole, adressa aux compagnons de ses travaux, le discours suivant, inspiré par la mâle énergie et la profonde sensibilité de son ame.

« Mes amis, les pères chéris de notre pa»trie, et divers ambassadeurs des premières »puissances de l'Europe, se sont ici réunis »avec nous pour honorer l'agriculture. Puisse

» ce bonheur devenir pour notre patrie le gage
» du retour de sa prospérité ! puisse-t-il vous
» inspirer un nouveau zèle, et encourager vos
» efforts! C'est l'agriculture florissante qui prouve
» la bonté et la sagesse du Prince. Elle est l'ap-
» pui le plus sûr des Etats. L'amour de l'ordre,
» la piété et la vertu découlent de cette source
» sacrée. Oh ! puisse cet art, fruit précieux de
» la paix, se répandre, du sein de la Suisse, sur
» l'Europe entière, bénir et consoler l'huma-
» nité souffrante ! »

« Je me fais un plaisir et un devoir, de
» récompenser ici publiquement ceux d'entre
» vous qui se sont distingués par leur mérite.
» Vous Jaques *Studer*, de Marschwanden ;
» Gaspard *Schaerer*, de Schœnenberg ; Jean
» *Heyden*, maître serrurier, du pays de Nassau ;
» Henri *Müller*, maître charron, de Bavière ;
» Christian *Rufer*, et Benoît *Rorer*, de Mun-
» chenbuchsee, canton de Berne ; Jean *Widmer*,
» de Ruschlikon, vous m'avez aidé dans notre
» œuvre commune, ainsi qu'il convient à de bra-
» ves gens, lorsqu'il s'agit de servir la patrie et
» l'humanité. Je vous remercie de votre se-
» cours : sans vous je n'aurois rien pu exé-
» cuter de tout ce dont nous nous réjouissons
» aujourd'hui. Persévérez dans vos louables
» efforts, afin qu'un jour notre patrie vous
» paie un hommage semblable à celui que je

» me plais à vous rendre. Dans tous les cas, » faisons le bien, et confions-nous en Dieu. » Ma reconnoissance et ma bénédiction repo- » seront encore sur vous lorsque par le che- » min du tombeau, j'aurai passé plus loin..... » Recevez ici les témoignages de ma sincère » gratitude. »

Quand Mr. Fellenberg eut cessé de parler, les honnêtes ouvriers dont il avoit ainsi distingué le zèle et les travaux s'avancèrent l'un après l'autre, pour recevoir les prix qui leur étoient destinés, des mains de Madame Fellenberg, qui, avec une dignité pleine de graces, les remercia aussi des bons offices qu'ils rendoient à son époux. Celui-ci, en leur serrant la main, dit au premier : « faisons toujours notre devoir jusqu'au tombeau, et Dieu nous bénira encore dans un autre monde. » — Il dit au second, « nous aurons les bénédictions de la patrie et de l'humanité. » Au troisième ; « courage ! tu vois que la bonne conduite porte le bonheur avec elle. » Des larmes d'attendrissement brilloient dans les yeux de ces braves gens, et de la plupart des spectateurs. Mr. Fellenberg en fut lui-même si ému, qu'il ne put plus parler.

Mr. Freudenreich, Avoyer régnant de Berne, prit alors la parole, comme chef de son gouvernement et s'adressa à Mr. Fellenberg, à-peu-près en ces termes. « Quoique je ne fusse

» nullement préparé à une scène si touchante, » et que j'en sois vivement ému, je dois, » monsieur, vous témoigner l'extrême satis- » faction que donnera à tous ceux qui aiment » le bien, cette intéressante journée. Tout ce » que j'ai vu m'impose le devoir de vous en- » courager à continuer des travaux aussi uti- » tiles que glorieux, et de vous témoigner ma » reconnoissance, soit pour moi-même, soit » au nom du gouvernement que j'ai l'hon- » neur de présider. Je suis sûr qu'il ne désa- » vouera point l'assurance que je vous donne, » que vous pouvez compter sur sa protection » et les secours les plus efficaces en faveur » d'entreprises aussi utiles sous tous les rap- » ports. »

Mr. Fellenberg répondit qu'il n'auroit de repos, que lorsque la tâche qu'il s'étoit imposée seroit accomplie, et que les fruits de l'économie rurale perfectionnée seroient à la portée de tous. Puis s'apercevant de l'attention que donnoient ses concitoyens à ce qu'il disoit à Leurs Excellences, il éleva la voix et ajouta : « Je ne pourrai attacher quelque » prix à mes efforts que lorsque je les verrai » secondés de tous ceux qui par leur naissance, » leur fortune, leur éducation, et leurs talens, » sont appelés à se montrer les bienfaiteurs » de leur patrie. La coopération du gouverne-

» ment est ici absolument nécessaire; mais l'exem-
» ple d'Hofwyl dans une situation circonscrite
» par l'insuffisance et l'isolement de mes for-
» ces, démontre ce qu'on peut attendre du con-
» cours de tous les hommes influens. Lors-
» qu'ils seront unis par le sentiment du bien,
» et animés d'un courage persévérant, ils ob-
» tiendront des succès, que la foiblesse de mes
» moyens ne me permet pas d'espérer. »

Mr. Fellenberg présenta ensuite à Leurs Excellences, les amateurs de musique, qui s'étoient réunis des villages voisins. Après cela, Madame Fellenberg et lui, distribuèrent encore des livres de chansons choisies, à ceux des enfans qui s'étoient fait remarquer par leur chant, et avoient obtenu de leurs maîtres, aussi invités à la fête, des témoignages satisfaisans de bonne conduite.

Enfin Mr. Fellenberg fit hommage au gouvernement et à la Société Économique de Berne, d'un assortiment complet de modèles de ses instrumens aratoires et autres machines de son invention. Il en expliqua la construction et l'usage avec cette clarté et cette précision qui lui sont propres.

Des rafraîchissemens, préparés sous les arbres, furent ensuite offerts aux personnes invitées, et à tous ceux qui en desirèrent. Les ouvriers et les domestiques se placèrent autour d'un grand nombre de tables, cou-

vertes des libéralités de leur bon maître. Une musique agréable exécutée par des paysans, des chœurs rustiques, dont l'harmonie étoit ravissante, et enfin, des danses Bernoises prolongèrent cette charmante fête, et terminèrent une journée dont le souvenir ne s'effacera point : Les voisins de Mr. Fellenberg demeurèrent jusques vers minuit. La plupart d'entr'eux appartenoient à la classe la plus indigente de la contrée. On les laissa sans aucune surveillance visible ; on ne les gêna sous aucun rapport ; ils eurent à boire tant qu'ils voulurent : cependant il ne se commit aucun excès, ni désordre ; il ne se cassa pas un verre, et tout resta en parfaite sureté, ce qui ne peut être envisagé que comme une suite de l'influence morale exercée par Mr. Fellenberg sur les hommes du peuple qui sont habituellement en relation avec lui.

On en eut encore une autre preuve dans les discours que quelques personnes recueillirent auprès des grouppes de paysans. Ceux-ci relevoient, dans leur naïf langage, certains actes vexatoires dirigés par une passion aveugle contre Mr. Fellenberg. Actes qui leur paroissoient offrir le contraste le plus choquant avec les entreprises bienfaisantes de cet homme estimable, et les témoignages

publics de satisfaction et de reconnoissance que le chef de l'Etat avoit cru devoir lui donner au nom du gouvernement.

Le suffrage de ces bons campagnards, dans leur simple franchise, suffiroit pour dédommager Mr. Fellenberg des injustices de ceux qui le méconnoissent. L'opinion publique commence à se prononcer énergiquement en sa faveur : elle flétrira un jour tous ceux qui s'obtineroient à lui nuire.

Le triomphe de la vérité sur les préventions nées des habitudes qui lui sont contraires, ne sauroit être l'ouvrage d'un jour. Il est permis de douter du succès de Mr. Fellenberg : il ne l'est point de refuser un juste hommage à des intentions évidemment bonnes. Mais comment qualifier des actes vexatoires envers celui dont la vie entière est occupée de soins et de travaux qui tendent au bien de l'humanité!

Une entreprise du genre de celle d'Hofwyl appartient à l'histoire : elle saura recueillir et juger tout ce qui se fait en vue de lui donner de la consistance et de la faveur. — Quelle qu'en soit l'issue, le nom de son auteur occupera une place honorable, entre ceux des bienfaiteurs de la société. Elle pourroit regarder comme ses propres ennemis ceux qui manifesteroient de la malveillance contre les succès du fondateur d'Hofwyl ; et elle

devra bénir le gouvernement qui, par une protection sage et vigoureuse, donnera le premier à ses entreprises l'impulsion qui en étendra l'utilité.

Les détails de cette fête instructive se sont prolongés. Mais où se fussent-ils arrêtés, si nous avions cédé à la tentation de suivre les spectateurs dans toutes les parties de ce beau domaine, dans toutes les pièces des divers bâtimens rustiques qui leur furent ouvertes des caves aux greniers, avec une confiance vraiment helvétique; s'il eût fallu rendre sensible ce qui frappoit tous les assistans, l'ordre parfait de chaque détail, la bonne exécution et l'arrangement des instrumens aratoires, les soins qui se retrouvoient dans les moindres choses, la beauté et la prospérité du bétail et des animaux de trait, qui se maintiennent dans le meilleur état malgré des travaux continuels; les procédés ingénieux et simples qui approprient à l'usage des bestiaux, les productions du domaine; les dispositions relatives à la formation des engrais; les réservoirs creusés pour en rassembler les égouts; les canaux ménagés pour y conduire la quantité d'eau nécessaire à la juste proportion des principes fertilisans; et enfin cette multitude de coulisses souterraines, qui dirigent les eaux, soit pour écouler leur surabondance, soit pour

servir aux irrigations, et qui forment ainsi entre le propriétaire et la nature, une association secrète dont les résultats sont frappans pour l'observateur !

Le seul aspect des marais desséchés par Mr. F.; le contraste d'une herbe épaisse, et qui atteint quelquefois jusqu'à cinq pieds de hauteur, avec l'herbe courte rare et de mauvaise qualité des marais attenans, suffit pour donner l'idée de la sagesse hardie avec laquelle il a fait toutes ses réparations agricoles, lorsque à côté de ces résultats, on voit dans le compte ouvert à ces portions du domaine, comme à toutes les autres, la modicité des dépenses d'amélioration, relativement à leur valeur actuelle : ses voisins lui ont offert de ses prairies, le double de ses débours, en prix d'achat et en réparations.

Cette exploitation est d'une si vaste étendue, on y voit tant de mesures préparatoires, tant de machines, et de moyens secondaires co-ordonnés au grand ensemble, qu'il est impossible de se faire, par l'inspection, une idée complète du tout, à moins que l'on ne soit familiarisé avec les divers détails de l'économie rurale. Mais ce qui doit frapper tous les esprits non prévenus, c'est la beauté et l'étendue des résultats obtenus en si peu d'années, par le dévouement d'un seul individu.

Que dire maintenant de ces hommes légers qui, incapables de comprendre des vertus et des talens d'un ordre supérieur, ou pour se dispenser d'admirer, répètent au hasard l'épithète d'*enthousiaste* ! Le fondateur d'Hofwyl est animé, en effet, d'un enthousiasme noble et pur, lorsqu'il s'agit de se dévouer au bien; mais dans le choix des moyens, il apporte la même perspicacité, la même sagesse, la même sureté de jugement, que s'il n'étoit qu'un homme habile.

Je voudrois parler encore des mœurs simples et pures de ce patriote Suisse, de son intéressante compagne, et de sa famille; de ses soins paternels pour ses domestiques, ses ouvriers et ses voisins; de ses efforts pour leur donner la connoissance, le goût et l'habitude de toutes les vertus; de l'influence persuasive de ses exemples; de sa réputation méritée d'intégrité et de justice; de cette aménité toujours accompagnée de prudence, qui lui gagne les cœurs; de ce discernement qui lui fait juger les hommes, et mettre à sa place chacun de ceux dont il a besoin. Je voudrois dire qu'à sa table, où l'abondance est réunie à la frugalité, on ne rougit pas de rendre graces à l'auteur de tout bien. Je voudrois suivre cet homme excellent dans les détails de sa vie privée, parlant avec ses enfans

comme un ami, selon la portée de leur âge, habituant les aînés à lui rendre, chaque soir, le compte de la journée, et à déterminer l'emploi du lendemain, comme ils devront le faire dans la suite de leur vie, en présence de l'Etre Suprême. Je voudrois donner une idée des réunions patriarcales de cette famille, heureuse par une suite d'occupations de devoirs et de plaisirs, qui sont en accord avec l'observation des saintes lois de la nature. Je voudrois dire quelque chose de ces soirées d'hiver que charment souvent, pour les domestiques, des chants joyeux, instructifs, et amis des mœurs. Je voudrois montrer le cœur du juste, au milieu des vicissitudes humaines, semblable à une fête continuelle, répandant le bonheur, la résignation, le courage et la paix sur tout ce qui l'entoure. Je voudrois, enfin, par ces tableaux, peints des simples couleurs de la vérité, vivifier des sentimens analogues chez les hommes qui les éprouvent, les faire soupçonner à ceux qui les ignorent, et en remettre peut-être ainsi quelques-uns sur la voie de cette félicité seule vraie, qui résulte de l'harmonie de nos passions et de nos habitudes, avec nos devoirs. Mais dans un sujet si riche, il faut savoir s'arrêter.

Qui que vous soyez, quelle que soit votre

place dans l'ordre social, venez à Hofwyl. Il suffit que vous ayez le sentiment de ce qui est bon, de ce qui est grand, de ce qui est beau.

Portez sur toutes les parties de cette administration un regard sévère, mais impartial. Jugez l'arbre par son fruit, le propriétaire par ses œuvres. Vous ne serez plus maître de lui refuser votre admiration, votre reconnoissance. Vous desirerez pour la perfection de l'agriculture, pour l'amélioration des hommes, pour le bonheur de la France et de l'Europe, que le génie qui préside à leurs destinées adopte des mesures propres à étendre les bienfaits de l'institut agricole d'Hofwyl. Il auroit pû concevoir un tel plan, et ne point trouver l'homme capable de le réaliser. La Providence en a fait don au siècle de la gloire : puisse celui qu'elle inspire lui prêter son appui pour le bien de l'humanité!
